

Achard, Eugène. *Contes, légendes et récits d'Eugène Achard*. Anthologie préparée et présentée par Victor-Lévy Beaulieu. Notre-Dame-Des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », 2012, 416-[2] p. ISBN 978-2-89583-257-7

Aurélien Boivin

Volume 10, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1013555ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1013555ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2012). Compte rendu de [Achard, Eugène. *Contes, légendes et récits d'Eugène Achard*. Anthologie préparée et présentée par Victor-Lévy Beaulieu. Notre-Dame-Des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », 2012, 416-[2] p. ISBN 978-2-89583-257-7]. *Rabaska*, 10, 229–233. <https://doi.org/10.7202/1013555ar>

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Comptes rendus

ACHARD, EUGÈNE. *Contes, légendes et récits d'Eugène Achard*. Anthologie préparée et présentée par Victor-Lévy Beaulieu. Notre-Dame-Des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », 2012, 416-[2] p. ISBN 978-2-89583-257-7.

Il faut remercier Victor-Lévy Beaulieu d'avoir réuni, dans sa riche collection « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », les *Contes, légendes et récits d'Eugène Achard*. Cet écrivain, né en Auvergne en 1884, est débarqué au Québec, en 1903, en compagnie d'un fort contingent de confrères maristes. Rapidement, il a marqué la littérature canadienne-française, comme on l'appelait à l'époque, tant celle des adultes que celle qui était destinée aux adolescents. Après avoir quitté la communauté et renoncé à ses vœux de chasteté et d'obéissance, il prend épouse et se lance dans l'édition en fondant, à la fin des années 1920, la Librairie générale canadienne, rue Saint-Laurent, à Montréal, dont il s'occupe pratiquement seul pendant plus de quarante ans, accomplissant toutes les tâches et occupant toutes les fonctions. Il inonde alors le marché lucratif du livre en publiant sous son nom une centaine d'ouvrages, des romans et des contes surtout, adoptant même sous son nom encore une bonne vingtaine d'œuvres classiques des littératures française et universelle et un nombre un peu plus élevé d'ouvrages sous le nom des auteurs véritables. Il a également publié au moins cinq œuvres sous les pseudonymes Lucien Rivereine et Henri Sageant. On peut certes le considérer comme l'un des auteurs les plus prolifiques de sa génération, d'autant qu'il a aussi animé une autre maison, les Éditions du Zodiaque, qu'il a fondée en 1934, où il fait paraître vingt-trois ouvrages, dont quelques-unes d'auteurs connus de son époque, qu'il écoulera facilement, comme ceux qu'il publie à la Librairie générale canadienne, auprès du Département de l'instruction publique, qui les offrait en prix dans les écoles primaires et secondaires du Québec. Il est mort à Montréal, heurté par une automobile le 26 décembre 1976, à l'âge respectable de 92 ans.

L'anthologie que présente VLB regroupe vingt-six textes, disposés sans ordre ou sans classement – ce qui pourrait en déranger quelques-uns, d'autant qu'il aurait été facile de les réunir soit par genres soit par sujets. Comme le précise le titre, certains textes répondent aux caractéristiques du conte merveilleux. C'est le cas, entre autres, de « La Sorcière de l'île Maligne », qui se déroule bien avant la venue de Christophe Colomb, sur les bords du lac

Piégonami (sans doute Piekougami, nom que les Indiens donnaient au lac Saint-Jean ?) et raconte l'histoire d'un jeune Indien, qui, après avoir reçu, à la mort de son père, un talisman qui lui procure la richesse, lui permet d'épouser la fille du roi de Stadaconé. Survient une série de difficultés, dont le rapt de son épouse, conséquences du vol de son talisman par la sorcière du titre. Il retrouve toutefois sa jeune compagne, grâce à l'aide de deux animaux, un chien et un chat, à qui il a laissé la vie, et obtient de la princesse Électra, rencontrée par hasard, la promesse qu'un jour elle reviendra pour éclairer tout le royaume, allusion bien sûr à la construction du barrage de l'île du titre qui a permis l'électrification du vaste Royaume du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Font également partie de cette catégorie les contes se déroulant dans l'univers des animaux, comme « La Grenouille verte », qui met en scène Wénonah, la fille du grand chef de la Métabéroutine, qui refuse d'épouser le méchant sorcier Naha-Garah et qui est alors métamorphosée en grenouille verte. Grâce à la protection de la sorcière Déranah, elle pourra unir sa destinée à celui qui lui est promis depuis sa naissance, Mo-Son Ké, qui offre au sorcier géant un sac de mulots provoquant chez lui une terreur si folle qu'il perd l'équilibre dans sa fuite et tombe dans un précipice, créant « la fameuse chute qui, du nom du géant, devint le Nara-Garah, d'où nous avons fait Niagara » (p. 98). Un tel texte, comme le premier du recueil, « Pourquoi les corneilles sont pauvres », pourrait être aussi classé dans les mythes, puisqu'il raconte comment une chose est née, comme le précise le grand spécialiste des mythes, Mircea Eliade. Si les corneilles sont si pauvres, c'est qu'elles sont insouciantes du lendemain. Dans « Le Génie du Rocher Percé », trois jeunes marins Honguédos convainquent aisément Francinette, l'épouse de Bonaventure Beaufiles, établi non loin du célèbre rocher, connu maintenant sous le nom de l'Anse-à-Beaufiles, de réclamer au Génie des eaux une vache, qui fournirait lait, crème, beurre et fromage. Une simple chanson de l'épouse suffit pour que son souhait se réalise. Mais, comme on n'est jamais content de son sort, Francinette est convaincue qu'une seule vache ne lui convient plus. Une nouvelle chanson lui procure une nouvelle vache et, par la suite, tout un troupeau, ce qui assure prospérité au couple. Mais la pauvre a rêvé et le Génie des eaux n'a jamais doté le couple, encore pauvre, d'une trentaine de bêtes. Heureusement, à quelques jours de là, un navire venu de France fait naufrage sur les côtes de Percé et Francinette achète la vache et le veau destinés à un habitant de Québec. Ainsi, l'ambition de l'épouse est-elle réalisée, car, selon le proverbe, « ce que femme veut, Dieu le veut ! » (p. 298).

Achard emprunte largement à l'abbé J.-B.-A Ferland pour rappeler les exploits devenus légendaires de Louis-Olivier Gamache, le sorcier de l'île d'Anticosti, que le célèbre historien a visité en 1852. De grande renommée, ce

pilote originaire de L'Islet, qui s'est établi dans l'île en 1810, est représenté, dans les récits populaires, « comme un sorcier, moitié ogre, moitié loup-marin, qui jouit de la protection d'un démon familier » (p. 254). Ses exploits, dont son célèbre repas avec le diable, « se racontent à la veillée, soit sur le gaillard d'avant des navires, soit au coin du feu, dans les villages » (p. 255).

D'autres textes appartiennent à la légende, un récit basé sur un fait réel, mais déformé par la tradition ou par le bouche à oreille. S'y produit, à un moment donné, un événement surnaturel qui dépasse l'entendement humain. Le diable se manifeste souvent dans ce genre de récit. Il apparaît, dans « La Belle-mère du diable », sous les traits d'un beau jeune homme, aux yeux « reflets de braise » (p. 153) et aux dents en or (p. 154), en compagnie d'un cheval « noir comme la nuit » (p. 154). Mais lui qui se dit vicomte refuse d'enlever chapeau et gants. Il obtient toutefois facilement la main d'une belle jeune fille que la mère destinait, dans sa grande ambition, à devenir la première dame du Québec. Le mariage est célébré avec pompes à la cathédrale de Québec. Si l'étranger a accepté de partager sa richesse avec les deux femmes, c'est avec stupéfaction que la mère découvre que le nouveau marié peut accomplir des tours qu'aucun humain ne peut réaliser. Effrayée, elle le prie de prendre une forme microscopique. Aussitôt fait, aussitôt est-il enfermé dans un bidon de sirop d'érable que les deux femmes se pressent d'enterrer dans un champ. Le diable, car c'était bien lui, promet la richesse à l'habitant qui le découvre. Sitôt libéré, il se hâte d'aller incendier la maison des deux femmes, mortes calcinées dans l'incendie et entraînées toutes les deux en enfer, comme quoi il ne faut jamais faire confiance à des inconnus et, surtout, qu'il ne faut pas se gêner pour faire la charité en tout temps.

Dans « Le Clocher du diable », qui se déroule à Saint-Elf, dans les Cantons de l'Est, le curé quelque peu vaniteux de l'église catholique accepte l'aide du diable et de ses diabolins, qui, à la condition de s'emparer des âmes mortes entre la messe et les vêpres, érigent en une seule nuit un clocher plus élevé que celui de l'église protestante. Avec l'aide de sa patronne Notre-Dame, il contrecarre les plans du Malin en récitant les vêpres immédiatement après la messe dominicale. Pour se venger, le diable provoque une violente tempête qui laisse une profonde fissure indélébile dans le clocher, marque et signature de son architecte. Quant au curé de Saint-Pierre-et-Miquelon, dans le récit du même titre, il ne craint nullement de s'acoquiner avec le diable, sous l'œil approbateur de Notre-Dame, en acceptant l'argent sale des bootleggers pour terminer la construction de son église.

Appartient encore à la légende « La Sorcière du Rocher Percé », qu'Achard a recueillie auprès d'un conteur qu'il a rencontré et à qui il cède la parole, comme il arrive souvent dans ce genre de récit. Ce conteur, membre

de la nation « micmacque », met en doute les explications des savants « qui prétendent tout expliquer et qui, au fond, ne savent rien » (p. 64). Et de lui raconter l'histoire de la reine de son peuple, Sténandaha (aussi appelée par erreur Sténagoah), la fille aux oiseaux, que la sorcière Gouhou-Gouhou fait enlever après que Pentagoët, fils du grand sagamo d'Aspotagan (l'île Bonaventure) qu'elle veut comme époux, eut demandé la main de cette pauvre orpheline, qu'elle tient prisonnière dans un cachot au flanc du célèbre rocher. Elle réussit à attirer vers elle sa mouette préférée à qui elle passe au cou le bracelet que lui a offert son futur époux. Avec l'aide de la sorcière Gadalou, qui lui offre cinq coquillages qu'il pourra utiliser en cas de difficulté, il est fait prisonnier à son tour, mais réussit à se libérer, grâce à son dernier talisman, et à délivrer sa fiancée, après qu'une explosion eut provoqué une large ouverture dans le grand rocher désormais connu sous le nom de Rocher Percé afin de bien marquer la prison où furent détenus les deux amoureux.

Achard, comme il arrive souvent chez les étrangers, a été profondément attiré par la présence des Indiens, les premiers habitants de ce vaste territoire, dont il a voulu, dans ses textes, faire connaître les us et coutumes. Il ne se gêne jamais pour livrer à ses lectrices et lecteurs des leçons de vie, voire de faire la morale, comme il était courant à l'époque. Pour bien montrer les qualités de certains d'entre eux, il ne manque pas de recourir au procédé de l'opposition, exagérant alors les défauts des uns pour mieux insister sur les qualités des autres, comme il le fait dans « La Grenouille verte » et dans « La Sorcière du Rocher Percé », par exemple. Au lieu d'insister sur leur cruauté, il prend toujours parti pour eux et se montre la plupart du temps sympathique envers leur civilisation.

Dans d'autres textes, des récits ceux-là, Achard se transforme en véritable historien pour nous faire connaître tantôt les difficultés d'un groupe de voyageurs, naufragés en plein hiver dans le golfe du Saint-Laurent (« Un naufrage dans le golfe Saint-Laurent »), tantôt la tragédie de l'*Empress of Ireland*, survenue dans la nuit du 28 au 29 mai 1914, en face de Rimouski, et qui entraîna dans la mort plus de 1 000 passagers, à la suite de sa collision avec le charbonnier norvégien *Storstad*. Il rappelle l'histoire aventureuse du baron de Saint-Castin, recrée une fête de Noël en Nouvelle-France, fait revivre le célèbre Gamache, surnommé « le sorcier d'Anticosti », s'intéresse à l'histoire d'un traître, lors des Rebellions de 1837-1838 dans le Bas-Canada (« La Fin d'un traître »). Les écologistes seront certes scandalisés par le récit « La Guerre des baleines » avec la divulgation de chiffres stupéfiants de prises lors des massacres de ces cétacés avant qu'ils ne soient protégés. Il immortalise encore l'original, le roi des forêts canadiennes (« L'Original de bois »), et chante la beauté des paysages des îles Saint-Pierre-et-Miquelon.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Achard sait raconter une histoire et capter l'intérêt de ses lectrices et lecteurs du début à la fin. Sa plume est juste, alerte, châtiée évidemment. Il sait manier l'ironie et la dérision, voire tâter de l'humour à l'occasion. Il est toutefois un reproche important à adresser au compilateur, Victor-Lévy Beaulieu qui, dans la bibliographie finale, a omis de préciser la référence exacte de chacun des textes retenus. Le lecteur reste donc sur son appétit, ne sachant jamais à quel recueil chaque texte est rattaché. Pour le chercheur que je suis, voilà une lacune importante.

AURÉLIEN BOIVIN
Université Laval, Québec

ARSENAULT, GEORGES. *La Chandeleur en Acadie*. Tracadie-Sheila (Nouveau-Brunswick), Éditions La Grande Marée, 2011, 142 p. ISBN 978-2-349-72275-1.

La Chandeleur en Acadie est à ranger parmi les monographies. Nonobstant sa division en dix chapitres précédés d'un « Avant-propos » et des « Remerciements » d'usage, et suivis d'un « Glossaire », on peut l'aborder selon deux axes qui renvoient à une même préoccupation qui traverse le temps long des Fêtes : manger, s'empiffrer. D'où vient cette obsession ?

Ce comportement peut paraître trivial pour un esprit superficiel, mais il prend tout son sens lorsqu'il s'inscrit au cœur d'une civilisation agraire entièrement soumise aux caprices du temps. Les sociétés agricoles sont des sociétés de pénurie ponctuée par quelques périodes d'abondance surtout lors des récoltes. La gestion et la conservation des aliments deviennent une préoccupation quotidienne principalement en période hivernale. La pénurie intégrée à l'économie domestique est rompue à des moments privilégiés pour céder la place à de brefs excès de bombance pour des raisons qui tiennent à la fois de la psychologie et de la magie. Il est vital de relâcher la tension alimentaire pour ne pas sombrer dans la déprime en s'adonnant à la surconsommation périodique qui fait oublier un instant le joug de la privation. La bombance agit comme un élément provocateur destiné à défier la nature par un excès de consumérisme afin de la forcer à rendre la pareille en produisant au centuple lors des moissons. Ce défi peut s'exprimer de cette manière : une collectivité se dépouille et se fragilise dans la frénésie afin d'exciter la nature à compenser par une sorte de logique mimétique et de réciprocité magique. Il est loisible de retracer dans ce comportement des éléments du potlatch de la côte Ouest.

Cette attitude atavique explique en partie la surconsommation à laquelle cèdent les gens pendant le temps des Fêtes qui culmine aux jours gras ou à la